

Tric Trac
Submersible

Sommaire

Notre invité: Martin Thibault

(inédit)	9
La totalité du paysage	10
Un radeau de papier	11
Là où ça mord	12
Sur le chemin Marchand	13

Submersible

Maryse Andraos

Bouddhisme hivernal	16
Conversations hivernales	17

Anne-Philippe Beaulieu

Demain, je pars	18
Dans l'arc des choses	20

Jonathan Bécotte

Vaguer à ses occupations	21
--------------------------------	----

Marie-France Bordua

L'accord désaccordé	22
---------------------------	----

Bernadette Boulé

Noyade	23
--------------	----

Isabelle Boyer

Idylle	24
--------------	----

Félix Bowles

Près des écluses	25
------------------------	----

Lucia Carballo

Rencontres.....	27
-----------------	----

Vincent Filion

<i>Absolute</i>	28
-----------------------	----

Élisabeth Jacques

Devenir sirène par lassitude	29
------------------------------------	----

Marie-Ève Julien

Électrophorèse	30
----------------------	----

Claudia Laplante

Assise sur un banc de poisson	31
-------------------------------------	----

Laurence Olivier

Bain de pied.....	32
-------------------	----

Textes divers

Bernadette Boulé

Au milieu des arbres de verre34

Lucia Carballo

Blastemas35

Carmen Gabriel

Je fausse36

Vincent Filion

Une arabesque sur ton plexus.....37

Jean-Philippe Michaud

Charles38

Laurence Olivier

Autoportrait39

Geneviève Rioux

J'aime me déchirer40

Luz Roz

Je ne sais pas41

Pour l'instant

Laurence Olivier

L'avenir gronde en mes bras et mes jambes45

Vincent Filion

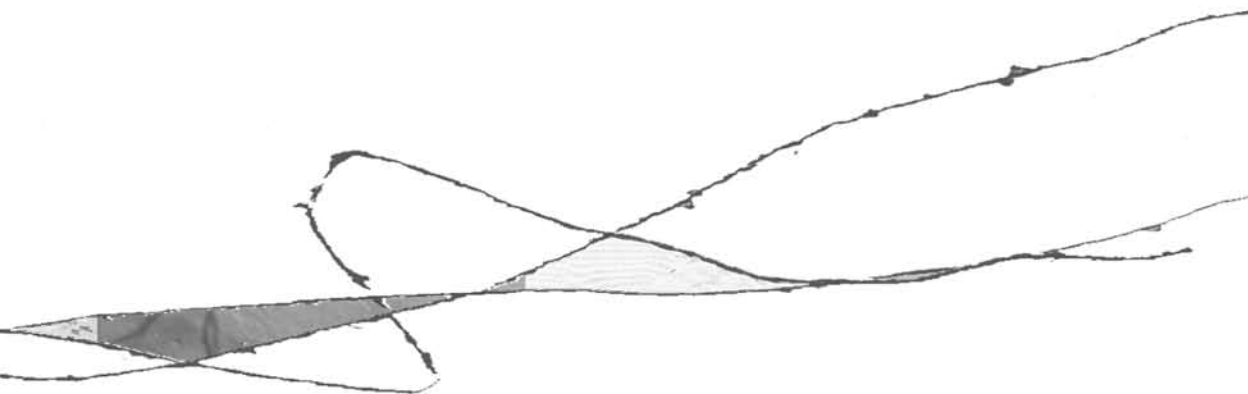
N'avais46

Jonathan Bécotte

Je signe et meurt ton coeur47

PROFONDÉMENT PLONGÉS DANS L'INADVERTANCE
DE L'EAU DE L'AUTRE NOUS FAUSSONS LE CALAMAR
NOS PUPILLES SE DILATENT NOUS NOUS LIQUÉFIONS
COMPLÈTEMENT IMBIBÉS DE PEINTURE ROUGE ET
DEMAIN NOUS PARTONS NOUS SERONS LES SIRÈ-
NES RAVAGEUSES AU MILIEU DES ARBRES DE VERRE
FRACASSÉS EN ARABESQUE DANS L'OCÉAN DÉSIR
QUI GIGOTE NOUS NOUS SOUVENONS DES PIANIS-
SIMOS VOYEZ-VOUS LE TRAIN QUI PASSE ENTRE
NOUS ET MARTIN THIBAUT ÉCLAIRONS L'AURORE
DE NOS CORPS TRIOMPHANTS ET IMPASSIBLES AL-
LONGÉS SUR L'ÉCHIQUIER BRANDISSONS UNE ARME
BLEUE BÂTISSONS-NOUS UNE ARMURE ALLEZ VOUS
NOYER

La rédaction





Notre invité

Martin Thibault



(INÉDIT)

dans le soleil couché
tes larmes tomberont sur le sol
faisant le bruit des flocons
ou d'autres miettes de froid

comment retrouver le chemin de son innocence
dans l'avenir?

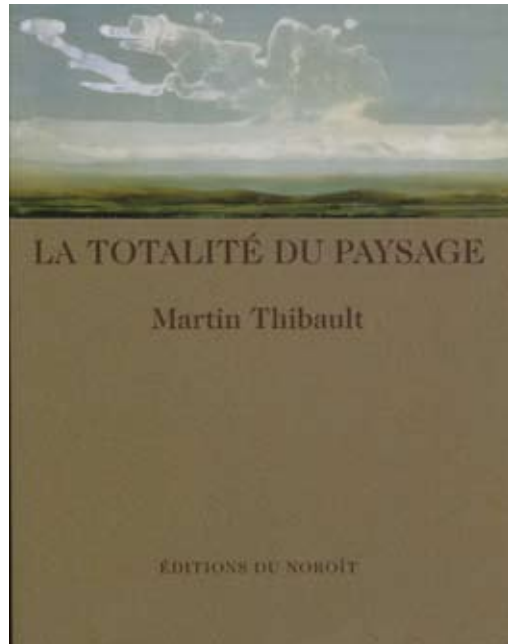
rien ne serre comme la tristesse
d'un cœur qui ne crée plus

dans le vent sale tu sortiras la langue
et tu lécheras comme une chatte ses petits
les yeux fermés
comme une folle

LA TOTALITÉ DU PAYSAGE

On rêve

En momifiant un corps, on rêve
d'une deuxième vie, on pense
qu'il faut les os, la peau
le cerveau, pour loger la mémoire
et une main ferme pour tenir l'âme
ce cerf-volant grimaçant qu'on échappe
un jour ou l'autre, il volera quelques instants
à la pesanteur. On songe
aussi à apporter des vivres et du vin
pour éviter la turista.



UN RADEAU DE PAPIER

Le silence

mange jusqu'à la dernière note,
juste ou fausse,
de l'orchestre des sens qui se tait à jamais
quand on se retrouve un de ces matins
seul dans son lit le dos tourné à la vie,
la bouche ouverte comme si on venait de chanter Carmen
sous l'ovation muette des choses.



LÀ OÙ ÇA MORD

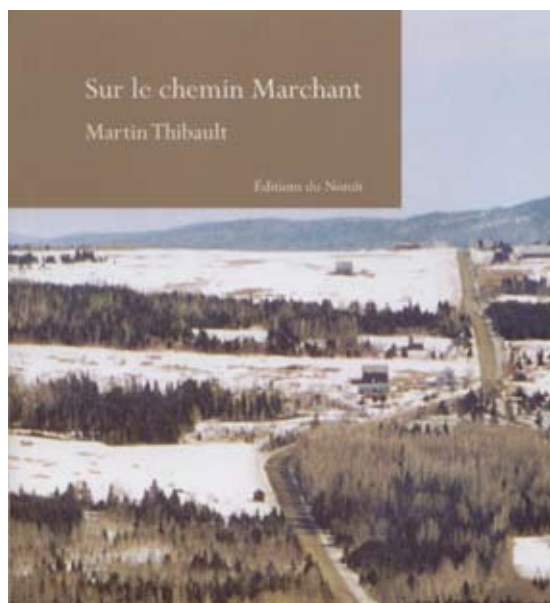
Je me suis encore fait prendre, comme la chaloupe sous mes fesses, flancs serrés par des glaces ayant leur mot à dire sur le départ tardif de l'hiver. Comme dans le ciel étoilé du petit matin Vénus, la divine, qui se lève lentement, comme en retard. On la dirait courbaturée. Aurait-elle passé la nuit à se trémousser le derrière sous un ciel de lit étranger? Ça peut se faire là comme ailleurs, sauter la clôture, ou peut-être n'y avait-il pas de clôture? Cette façon de penser n'est pas nécessairement universelle : concevoir le monde avec des limites partout, des interdits invraisemblables et même des punitions au bout du compte, dont quelqu'un, quelque part, garderait malicieusement la liste dans un registre !



SUR LE CHEMIN MARCHAND

J'avais le doigt sur la gâchette et je tremblais comme une feuille. Les arbres étaient plus nus que des filles de bois aux nœuds doux, voilà que les mots se mettaient à courir en tous sens à mes pieds et à grimper sur mes jambes comme des souris orangées, rouges et ocre. Ou bien était-ce les feuilles d'érable à moitié pourries qui reprenaient vie, se dégageaient de leur humidité et du premier gel? Debout, les pieds bien à plat sur la Terre, sur le gravier d'un chemin sur la Terre, plus de trente-cinq mille milliards de kilomètres au-dessous d'Alpha du Centaure, qui brille la nuit au même endroit depuis tous les octobres du monde en ce lent pays, tendre et souffreteux.

Cette comparaison entre les filles et le bois, entre les nœuds et les yeux, je les avais faites sans y penser, m'en viendrait-il d'autres tout au long de ce que serait ma vie?





Submersible



Bouddhisme hivernal

Maryse Andraos

novembre et nos mains qui se cambrent
rampe au ras des trottoirs
personne ne lève les yeux
l'attente de l'hypothétique célébration inonde
trop vite coulée aux coupes luisantes
de l'emballée

calquer l'équerre des rues
rêver de détruire une vitre souillée

partir quelque part où rien ne se retient

se bâtir une armure
l'admirer en secret

en silence je pêche le froid
la glace m'empêche de me noyer

Conversations aquatiques

dans un quelque part qui n'a jamais cessé d'exister
ici tout le temps
on hurle tout va ira toujours
loin

je ne t'entends pas ni toi ni moi
n'existons réellement

branchies repliées
le murmure en voie d'extinction

partout des illusionnistes
sur un fil écartelés
avec pour seul vêtement
des mots ridicules

une vie passée à se convaincre cette soirée n'est pas inutile
battre des pieds et des mains
rester en surface

Demain, je pars

Anne-Philippe Beaulieu

Ma coque éventrée
Permetts-moi d'avoir mal

Enterrée sans ton nom
C'est un naufrage

Le grand voyage est pour demain
Ensemble bientôt
Les flots frémiront d'angoisse

Les cieux sont ternes
Tachés et emplis de ton attente
Regarde

Je parle à la mer
Je lui demande d'inonder
Ce qui de nous
Est resté clair

Demain, je pars
Ouvre les caveaux
Vois notre passé
De la poussière
Tes cendres qui brûlent

Demain, je pars
Mer, cercueil bleu
Je lui demande une vague
Vaisseau d'âmes
Il porte nos images
Gorge nos entrailles

Ce ne sont pas des funérailles
Plonge tes ongles dans ma poitrine
Cherche les ruines où bouge
Encore ta main

Demain je pars
Écoute la dépouille de mon navire

Un tombeau languissant d'être

À nos corps des retrouvailles

Dans l'arc des choses

Nos corps s'éloignent dans la coupe du ciel
Et tes fleurs ouvrent aux orgasmes
L'antichambre des dieux

Ma tête levée
J'embrasse ton corps
Nous foisonnons
Dans l'arc des choses

Mes mains sur la ligne de ton corps en sueur
Se soumettent aux lois du cosmos
Ton dos en mer flotte dans les draps

Les amours turbulentes
Battent le rythme dans nos frissons
Aux roses de nos bouches
Les cœurs se fractionnent et se multiplient
Je ne me défends pas contre ta langue
Elle me trouve

Vaguer à ses occupations

Jonathan Bécotte

Il y avait trop de phrases pour mes mots.

point
pointé
pointillé
poings relevés

doigt
doigté
doigts dirigés
dois-je arrêter?

tard
retard
tordu
t'aurais dû!

mal
normal
animal
nommer le mal

con
conjugue
concevoir
voir ce qu'on est

Profondément plongé dans l'inadvertance.

Le calme.

L'accord désaccordé

Marie-France Bourdua

SILENCE!

Plaque deux accords
accorde-moi.

Je te revois à travers l'écran intersidéral
regarde-moi, éclaire l'aurore
Vite, vite
cours vers la caméra
sauve-moi.

La brise est chaude et violente
la marée monte
chante-moi.

Le temps est compté
l'eau me saoule
je ne respire plus.

Tu sors de l'écran,
chantes,
plaques l'accord final.

La guitare dérive sur les eaux paisibles
les chemins coulent au rythme du bruit.

Noyade

Bernadette Boulé

Une grosse boule
m'empêche de respirer
anéantissant ma raison

je suffoque
les mots s'envolent
en hurlements silencieux
de l'âme que l'on asphyxie

Idylle

Izabo

Ton corps contre le mien, je respire. Difficilement, je trouve mon souffle à tes côtés. Je suis submersible, je me noie dans ta bouche et dans ton nom, et je me liquéfie.

Tu es une île frappée par les vagues, le courant me fracasse sur tes roches. Je deviens mer, chaude et transparente, sans avenir ni souvenirs. Pour l'éternité, mes eaux lèchent tes plages sablonneuses.

Ma vie et ma mort ont été englouties, car je t'ai offert mon corps et mon âme contre une parcelle de ton île. Je suis submersible, et je me noie.

Près des écluses

Félix B.

*ta silhouette te contredit
un faux pas
tu es ivre, un élan perdu et un geste
vide, délicat
empli de terreur*

je veux te résister
ne plus oser y perdre ma chair
nous aurions pu nous offrir une nuit
voilà ce que j'ai pensé
c'était mièvre et lourd
ça n'est jamais arrivé, pas comme ça
tu engrangeais les soupirs à chacun de mes regards

je suis rentré à pieds pour évacuer cette pensée
du café jusqu'au yeux
l'envie impénétrable de courir
les yeux d'horreur
sentir le ciel se préparer une nuit de fraîcheur
un cri de feuille morte dans la gorge

que sais-je donc de toi ?
tu m'esquives à merveille

un détail
ce souvenir de la maison de pierres grises
où tu dis avoir habité *quand tu étais plus petite*
près des écluses, disais-tu, il y avait aussi un chantier

des écluses, un chantier ; cette maison de pierres grises

aux écluses
assise en tailleur
les pieds creusant le ciment
il n'y avait rien à faire dans cette maison de pierres

j'y étais avec toi

des draps blancs qui sentaient le vent
tourner en rond et attendre
une telle lourdeur dans les membres

je m'en souviens maintenant

chaque geste était une éclisse dans notre quotidien
on ne savait plus à la fin
vivre ou se chercher des yeux
ton corps en exode
précisément cela
le bout de mon index ne se rendait pas jusqu'à ton ombre

un mur en ruine j'ai pensé

atteindre autre chose avec toi
-il me reste ta voix-
de longs moments sans rien, sans moi
c'était possible après tout
peut-être souhaitable

j'ai refait avec toi le passage de la dérive des continents
la géométrie des hauts-fonds
la charpente des refuges

rien n'y faisait

renoncer

encore

un matin j'étais éveillé quand tu as ouvert les yeux
-je vois des gens qui m'oublient-
plus la moindre molécule s'agitant dans cette chaleur
je voulais te dire que c'était pas grand chose
qu'on n'était pas sérieux au fond

*et pourtant je me souviens de pianissimos
auxquels on ne s'habituerait jamais*

Rencontres

Lucia Carballo

Je défailis dans l'espoir d'une image réaliste ou d'un rêve fidèle au souvenir. La mémoire efface les traces ingrates d'une rencontre ratée pour mettre à leur place un récit digne d'être raconté.

Quelqu'un, sûrement un inconnu aux habits blancs, dessine une feuille d'automne sur l'écume d'un café au lait. L'écrivain la défait avec la pointe de sa cuillère argentée, pour la reconstruire ensuite dans sa langue, une langue digne de lui. Ses personnages s'assoient à notre table : une femme joue aux échecs avec lui et déplace les pièces de son corps allongé sur l'échiquier, alors qu'une autre échappe des dédicaces pour lui offrir un scotch volé au bar d'en face.

Je le regarde en m'immiscant dans ses yeux séduisants et profonds. Il nage dans l'inconfort, c'est ma petite vengeance. Une nuit, en cherchant le vent, je l'ai entendu parler du regard impétueux d'une femme qui, vaincue en quelques secondes de duel, baissait inévitablement les yeux. Moi, je tiens son regard sans répit et il se perd dans une mer en naufragé solitaire. Je ne crains pas l'inconnu, j'éprouve un plaisir incontrôlable à découvrir cet homme qui évoque des eaux où je me suis déjà plongée. Il me parle dans un registre intime, dans une vague de nuits blanches, de voyages intérieurs vers les yeux du monde. En quittant le café, j'oublie le pourboire. L'expresso était dégoûtant.

L'écrivain au pas pressé guide un chien aveugle dans son rêve de la veille et nous l'interprétons entre des paroles éclatantes et furtives. Un poisson moribond séparé de son aquarium et oublié par inattention me fixe à travers les vitres embuées.

Entre les rires et l'ingénuité de l'absolu, là où l'art s'achève et rencontre les autres qui le feuilletent comme un carnet de naufrage, l'écrivain forme une pile de feuilles encrées et jetées sur le sol d'un salon à la belle vue De Lorimier. Il me donne le foulard que j'ai oublié sur son fauteuil. Je l'embrasse. Il reste immobile. Je pars vers des vents perdus.

absolute

Vincent Filion

rester de marbre
brandir une arme
 blanche

c'est la guerre nucléaire
les océans le froid
 de méthane
qui passent
trépassent

ça ne marche pas

tout reste inchangé
malgré tout
cela

le mouvement
 une impossibilité
 à prendre prise
sur sa vie
décombres de vertiges

rêver encore
s'étourdir dans le gouffre

unique

falsifications égotistes
dans la masse
flux et reflux

les flous sont tous pareils
 la définition brise-glace
 tourments de l'écume
 en surface
perméables et mouvants

Devenir sirène par lassitude

Elizabeth Jacques

Je crie un nom au hasard. Des visages se tournent, ne me disent rien. Je suis dans un monde naufragé que je ne reconnais pas. J'ai le vague souvenir d'un amour tempête. Lasse des griffes, des cris et des coups, flottant sur des eaux inexplorées, je soupire un nom. Le son est fade, affaibli, inconnu. Je pose la main sur mon cœur et ça ne gronde plus. Ce n'est que désillusion, rires mats et matins sans goût. Je respire mal, submergée, poussée par les vagues, noyée chaque jour un peu plus. Il n'y a pas de rive et rien pour me ramener à la surface. Je coule lentement, des mollusques accrochés aux chevilles. Les récifs m'écorchent dans ma chute. Je me noie mollement. Les souvenirs remplacés par des rêves océans, par des marins malhabiles qui s'approchent trop vite, je me laisse porter vers le fond jusqu'à m'oublier complètement. Je respire à nouveau, sans douleur et goûte enfin l'eau salée. Je remonte fébrilement, fends la surface dans une note cristalline. Je ne connais plus que la lune, l'air salin et la douceur marine. Couchée sur un rocher, je chanterai toutes les nuits ma vie évaporée et mon cœur englouti. Je chanterai pour des matelots égarés qui se perdront encore plus. Je chanterai tous les soirs que je me suis oubliée. Je serai une sirène solitaire. Je serai une sirène ravageuse. Je serai la pire sirène que la mer ait connu.

Électrophorèse

Marie-Ève Julien

Je te veux toute crue, mon infime laideur.
Gober ta peau de ma langue salée,
Répéter le calamar dans tes yeux.
Calamité fluorescente.
Essence mythomane.
Électrifiée, engloutie,
Sous les replis de ta chair,
Je m'écroule sous toi.

Assise sur un banc de poisson

Claudia Laplante

*Assise sur un banc de poisson**

Dans l'océan désir qui gigote
Frémit, frétille et s'agite
Dans mon corps souple et laissé pour compte
Enveloppe de vie
Qui s'en va dans l'azur mort
Fièvre de mes eaux oisives
Flèche sifflante et serpentine

La vie en hameçon
Pour mon cœur de plâtre
Cassure entre mes lèvres
Sèches et desséchées de mots
Qui se sont évadés
M'ont abandonnée au néant

Rien est un refrain qui m'inspire
Des horizons en paillettes d'or
Des ciels qui finissent trop vite
Sur les paupières enflammées
Un bras qui se retire
Une paume usée
Un crayon épuisé d'écrire

* Inspiré de Martin Thibault dont le vers original est : *Assis sur un banc de poisson*

Bain de pieds

Laurence Olivier

L'air est froid, c'est indéniable, mais on semble encore être entre deux saisons. Même l'eau est incertaine. Deux coins de rue plus loin, c'est gelé ; il y a une feuille morte captive de la glace, et le vent fait battre et claquer comme un drapeau la partie émergée.

Les cafés sont invitants par une température pareille. Je t'y retrouve – tu y étais déjà depuis une dizaine de minutes, toujours à l'avance – commande un chaï en enlevant mes mitaines. Non, un café du jour. Ou peut-être une tisane? Euh, non, rien finalement, merci.

C'est peine perdue, je ne serai pas en mesure de décider quoi que ce soit. Je pousse la porte en enroulant mon foulard autour de mon cou et te laisse terminer seule ton chocolat chaud.

La lumière est rouge. J'attends, les deux pieds dans une flaque grise, piétinant imperceptiblement afin d'être certaine que mes souliers à cinq dollars du quartier chinois soient complètement imbibés. Je lève les yeux, la lumière est verte, je continue.



Textes divers



Au milieu des arbres de verre

Bernadette Boulé

Une robe rouge se lève
sur la forêt de verre et d'acier
s'arrache du béton

des cimes dans le brouillard
poison acide
voilent les étoiles

des millions de fourmis
entre les racines creuses
de géants pétrifiés

courir pour exister
fuir et oublier

les rêves éteints.

Blastemas

Lucia Carballo

Frémissements intimes du néant
Liaison inconsciente
Le noir d'un horizon sans espoir

Au loin
Déjà dans l'âme
Au milieu du vide
Danse du temps sans lames
Au solstice du pèlerinage éternel

Sous les éclats en rafale
Enfoncé dans l'immensité
L'air est sans souffle

Dans la douleur de répit
La mémoire du désespoir
Des derniers signes

Le regard refermé revoit
Le déliement
Le néant
L'immensité
Blastemas

Je fausse

Carmen Gabriel

Je respire, j'étouffe
je ferme les yeux
le monde entier chante
je fausse.

Du silence
juste un peu de silence
partout on chante
je grogne et je fausse.

J'erre dans la rue
l'écho de mes pas
m'apaise
je cherche un endroit
calme, serein et froid.

Je me sens seule
toujours seule
le monde chante
tout le monde
sauf moi
je mords, je grogne et je fausse.

Je suis retenue par d'invisibles chaînes
nourrie de haine
je rugis ma peine
à force de ronger le métal
j'enrage.

J'entends en moi
un grondement
s'emparer de mon être.

Je m'enfuirai
je fausserai
je m'en irai vers un endroit
Calme, serein et froid.

une arabesque sur ton plexus

Vincent Fillion

je croise les orteils

derrière ton cou

t'étrangler de la force des pieds

le talon sur la pomme

je presse et tu déglutis

trop tard regrets maintenant

ma posture de ballerine

descendre gracieusement les bras

un sourire étincelant

du nacre des ongles

je lacère ton visage violacé

une arabesque sur ton plexus en guise d'adieu

Charles

Jean-Philippe Michaud

Envieux, Charles cajolait le pied du vagabond étendu, inerte sur le carrelage blanc, puis rouge de sa salle de bain. La lumière du soleil couchant se diluait peu à peu, assombrissant la pièce putride. Les lunettes du cadavre s'étaient brisées au moment où sa tête s'était fracassée contre le bol de toilette. Du pus se mêlait au sang et coulait de sa tempe fendue. Charles laissa tomber sur le sol la bouteille de whisky ; le parfum de la mort s'était déjà dissipé.

Autoportrait

Laurence Olivier

je me peins
étendue
les yeux ouverts
si bien qu'ils pourraient se déchirer
de tout mon long

je vole mes traits à quelqu'un d'autre

carrelage quelconque
mains ouvertes
bras gauche relevé
coude replié
une tête y repose

j'ai perdu le bouchon du tube de peinture rouge
je vais devoir l'utiliser en entier

J'aime me déchirer

Geneviève Rioux

À tous les instants paisibles
Ta langue et tes papilles me goûtent
Ta tête noire sous le drap

Les arbres de papier tanguent
Sous le bruit des vies mourantes

Vois-tu le train qui passe entre nous?
Sens-tu le frisson qui navigue sur ma nuque blanche?

Tu touches sans te lasser, tu tâtes, tu mords, tu salives.

Et moi je vis.

Je ne sais pas

Luz Roz

les formes se fondent

un flou

un cœur scintille

une nouvelle dimension

mes pupilles se dilatent dans le reflet

d'une lumière rouge

musique hypnose

paroles confondues

mal à droite bien plus à gauche

je m'enfarge

les mots se mélangent

parfois je les mange

à mon insu

issue parfois oubliée

je sais pas
parler



Pour l'instant

Textes présentés pour le recueil intercollégial de poésie



l'avenir gronde en mes bras et mes jambes

Laurence Olivier

tranquillement nous rapiéçons la peau déchirée
avec les journaux d'hier ou d'avant-hier
nous avons les souvenirs patinés
les dents graves
nos espoirs solubles refroidissent nos lèvres
oiseaux aux plumes de sel
aux pattes de plomb

au-dessus des lames offertes à nos paumes lisses
nos souffles se nouent
nos gorges ouvertes sont de sang propre
où les néons illuminent les artères
globules vert vif ou mauves
auréoles fluorescentes des rues

ces endroits de ta peau
où les coupures sont les plus profondes
sont aussi les plus mystérieux
et mes rides sont si creuses
qu'elles dévoilent ma chair rosée
qu'elles dévoilent toute la ville
dans sa pantomime d'étoiles vagissantes

lorsque le vent sera tombé
redescendra la mémoire
je serai statue de cire
je noierai les rossignols avec l'eau du bain

mais en mes membres tremble le futur qui dégringole
alors que la terre pourrait t'être ravie

n'avais

Vincent Filion

n'avais
- je jamais
joué dans la neige

 flocon

 faucon
 en
 chute

 chuinte la chouette
 rapaces
 et souvenirs du
 poète

sous le givre
 la grive s'enivre d'hiver
 diversions devant l'averse
 plus que passagère
 plus-que-parfait impossible

 les ancolies s'entassent
 perce
le froid de l'orfraie

Je signe et meurt ton cœur

Jonathan Bécotte

Pour t'annoncer ma mort,
Je repeins les syllabes sur mon visage.
Poignard sans lame,
Je frappe sur ta poitrine.

Prends garde à mon dernier soupir,
Il siffle à travers tes yeux.
Dans cet aveu homicide,
La passion de mon élan meurtri.

Le ventre retourné vers le sol,
Brisées, les épines dorsales d'une affection,
Je meurs pour signer ton cœur.

Ton cœur je signe et meurs.

Pour t'annoncer ma mort, je repeins.
Les syllabes sur mon visage : poignard.
Sans lame, je frappe sur ta poitrine.

Prends garde à mon dernier
Soupir, il siffle.
À travers tes yeux,
Dans cet aveu homicide, la passion.

De mon élan meurtri, le ventre.
Retourné vers le sol
Briser les épines.
Dorsale d'une affection,
Je meurs pour signer.
Ton cœur.

Ton cœur pour signer je meurs.

Pour t'annoncer ma mort, les syllabes.
Sur mon visage, un poignard sans lame.
Je frappe.
Sur ta poitrine, prends garde.

Mon dernier soupir siffle.
Tes yeux homicides, la passion de mon élan.
Meurtri, le ventre retourné vers le sol brisé
Des épines dorsales.
D'une affection je meurs, pour signer ton cœur.